Lettre 18 \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_ ***Cher Roland,***

 ***aujourd’hui je t’écris*** de «mon étable»

 Si je me souviens bien tes parents, comme les miens et ceux d’une majorité d’entre nous, étaient paysans. Des paysans modestes qui vivaient du revenu d’une douzaine de vaches.

 J’ai repensé à cela hier soir en allant rendre visite à Nicolas, un jeune fermier de mon village. Il était dans son étable construite depuis une petite dizaine d’années. Un grand bâtiment, comme on les fait aujourd’hui, en matériaux préfabriqués, conçu pour accueillir près de deux cents têtes, agencé de manière à optimiser les conditions de travail et d’hygiène.

 Quelle différence avec l’étable de notre enfance et de notre adolescence! Deux mondes, deux époques!

 Depuis les cinquante dernières années, voilà l’une des transformations majeures.

 De notre temps, rappelle-toi la tâche, sinon la corvée, que c’était d’aller à l’étable pour nourrir et traire les bêtes ou changer les litières et nettoyer les rigoles à purin.

 Mieux valait ne pas oublier les «esclots» (surtout du temps de nos grands-parents) ou les bottes. Absolument indispensables, quand on devait patauger dans le mélange de bouses, de paille et d’urine qui embrenait tout le sol.

 Une fois franchi le portail en bois (dont un des vantaux pouvait s’ouvrir à mi-hauteur) on pénétrait dans une sorte d’épais corridor obscur au plafond bas, d’où pendaient une ou deux ampoules jaunâtres. Deux ou trois fenestrons, jamais ouverts, aux carreaux englués de toiles d’araignées, laissaient passer un jour maigre. Aucune aération pour mieux conserver la chaleur animale. Une intense odeur d’amoniac et d’excréments te prenait à la gorge et imprégnait tous tes vétements. On y était tellement habitué qu’on n’y prêtait plus attention. Ce n’est qu’en revenant à la maison après une quinzaine de jours passés à l’internat du lycée qu’on redécouvrait la violente acidité du purin. Ajoute à cela le tas de fumier qui encombrait de nombreuses cours, ou encore la proximité de la soue d’où provenait les grognements sourds des cochons et tu comprendras que cette odeur de fermentation et de déjections animales était comme la marque de notre monde paysan. (photo pleine page d’une étable d’avant)

 Je l’ai mieux compris hier en regardant Nicolas qui s’activait à l’aise, dans son vaste bâtiment: haut de plafond, baigné par la lumière du jour, traversé d’une large travée de béton où l’on peut circuler et travailler sans être à l’étroit. Certes les vaches sont là, et avec elles leur odeur, mais rien à voir - ou plutôt à sentir - avec l’étable de notre adolescence. C’est un beau spectacle que le double alignement, de part et d’autre de la travée centrale, de toutes ces têtes à cornes qui, le cou tendu, broutent en même temps la ration de foin séché que Nicolas a déposé devant chaque crèche. (photo plaine page d’une étable d’aujourd’hui)

 Et c’est là, que j’ai compris ce qui faisait la si rude puanteur de nos étables. Souviens-toi, mon cher Roland, de la rigole à purin qui courait au milieu de l’étable et du maigre trottoir qu’elle nous laissait pour circuler. Il fallait être adroit et attentif pour éviter la queue qui dans son brusque balancement pouvait te frapper au visage, savoir faire à temps le pas de côté qui t’épargnerait le jet dru qui jaillissait sans prévenir ou la galette brunâtre et liquide qui venait s’écraser à deux semelles de tes bottes. Souviens-toi encore, au creux de l’hiver, de ces croupes larges, carénées d’une épaisse croûte de bouse séchée, entre lesquelles il fallait parfois se frayer un passage à coup de claques sonores. Que tu te déplaces d’une bête à l’autre pour traire, que tu restes au centre de l’étable pour nettoyer la rigole de purin, c’était toujours entre ou derrière le cul des vaches que tu t’activais. Elles te tournaient le dos et te faisaient une haie d’honneur de leur train arrière, copieusement embréné.

 Nicolas, lui, quand il entre dans son étable c’est par le regard de ses bêtes qu’il est accueilli, toutes tendent leur cou dans la travée centrale pour le saluer. C’est leur face noble qu’elles lui montrent.

